

SEPT-DE-CARREAU

raconté aux enfants par Vincente Guimarães
d'après l'une des neuf aventures contées dans le livre Sagarana
de João Guimarães Rosa

Traduction de Samareh Azeredo da Silveira Lajaunias

PRÉFACE

João Guimarães Rosa est né en 1908 à Cordisburgo, dans l'État du Minas Gerais, au sud-est du Brésil. Enfant brillant et autodidacte, il apprend de son propre chef plusieurs langues, à commencer par le français avant l'âge de sept ans. À seize ans, il entreprend ses études universitaires à la faculté de médecine de l'université fédérale du Minas Gerais.

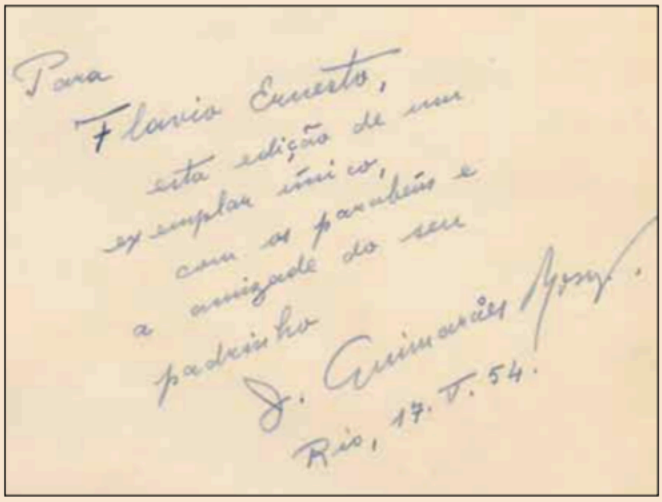
Alors qu'il débute l'exercice de sa profession de médecin à Itaguara, João Guimarães Rosa découvre le sertão, région du Nordeste du Brésil caractérisée par son climat aride, par ses étendues sauvages, et par les élevages de bétail. En tant que médecin de campagne, Guimarães Rosa est amené à parcourir à cheval les grands espaces et hautes vallées du sertão, qui constituera une des références essentielles de son œuvre littéraire.

Guimarães Rosa s'est tout d'abord concentré sur l'écriture de la poésie. Après avoir écrit une première collection de poèmes intitulée Magma, qui ne fut publiée qu'à titre posthume, il se consacre à la rédaction de l'œuvre Sagarana qui sera publiée en 1946. C'est son premier succès littéraire. Sagarana est composée de neuf histoires, se déroulant toutes dans les plaines immenses du sertão avec ses fazendas typiques (propriétés des éleveurs de bétail) et ses villages poussiéreux, torrides et sauvages, qu'il avait découverts comme jeune médecin.

Dans une lettre que João Guimarães Rosa adressait à son grand ami, Antonio Azeredo da Silveira, à la veille de la première édition de Sagarana, il explique que ce nom inventé, « Sagarana », est l'union de « Saga », c'est-à-dire une histoire de grande ampleur constituée d'une série de péripéties, et de « rana », qui signifie « à la manière de » ou « dans le style de » en tupi, langue parlée par plusieurs peuples natifs du Brésil.

Sept-de-Carreau est l'une des neuf aventures contées dans le livre Sagarana de João Guimarães Rosa. La version que vous allez découvrir est une adaptation réalisée pour les enfants par Vincente Guimarães et illustrée par Rodolfo Marques de Souza. João Guimarães Rosa en a préparé un exemplaire unique qu'il a dédicacé et offert à son filleul, Flavio Azeredo da Silveira, le 17 mai 1954, pour son septième anniversaire.

Samareh Azeredo da Silveira Lajaunias


Para
Flavio Eucerto,
esta edição de um
exemplar único,
com os parabéns e
a amizade do seu
padrinho
J. Guimarães Rosa.
Rio, 17.D.54.

Chapitre I

La plainte de João Bolinha



COMME chaque année, Dedete, Maria Angelina et João Bolinha passent les vacances dans la ferme de Vovô Felício. Pour eux, qui habitent en ville, la ferme représente un petit paradis où règnent délices et bonheurs.

Vovô Felício, grand ami des enfants, fait tout pour leur offrir la plus grande joie. D'une année à l'autre, il élabore de nouveaux divertissements. On trouve à la ferme un stand de tir, un terrain de volley, une patinoire et, sous une chute d'eau, une jolie piscine naturelle dont Vovô Felício avait cimenté les berges et qu'il avait entourée d'un jardin. Un coin enchanté où les enfants passent les moments les plus savoureux. Ils raffolent du filet d'eau de la cascade pour se doucher. Ils adorent aussi les soirées en compagnie du doux vieil homme. Après dîner, dès que les couleurs s'assombrissent et que la nuit estompe le blanc des nuages, les enfants s'installent dans la véranda, yeux émerveillés et oreilles attentives, et se laissent envoûter par les histoires qu'il leur conte. Chaque soir, Vovô Felício doit composer une nouvelle aventure pour la petite bande. Il est un peu soulagé quand João Bolinha insiste pour entendre à nouveau l'histoire de la veille, mais Dedete et Maria Angelina, eux, préfèrent la nouveauté.

Un après-midi, Vovô Felício se reposait dans son confortable fauteuil en osier sous le porche de la maison, attendri par le chant joyeux des canaris royaume – les tête-de-feu pelucheux – perchés sur une haie de ficus, lorsque João Bolinha surgit devant lui, enragé, ses bras chargés de livres épais.

— Voilà la raison pour laquelle je n'aime pas m'aventurer dans votre bibliothèque, Vovô Felício, dit la marionnette devenue garçon, en déposant le paquet de livres sur la table du porche. Aujourd'hui, je voulais lire un livre : j'ai pris tous ceux-là, j'ai essayé de les lire, mais chacun est plus compliqué que l'autre. Je ne comprends rien !

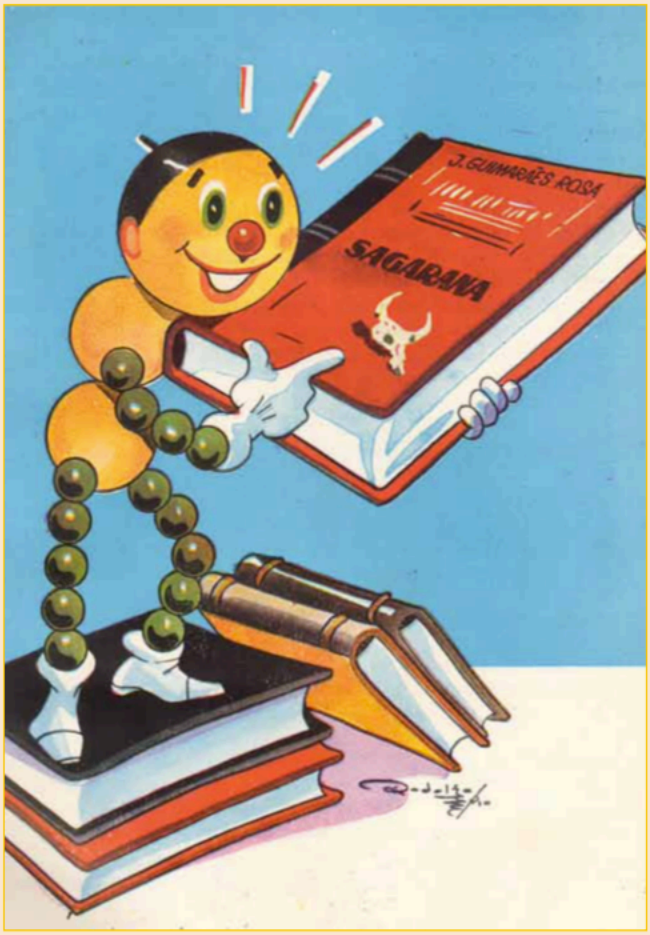


— Tu as raison, mon petit-fils. Ces livres n'ont pas été écrits pour les enfants, leur langage n'est pas pour les petits. Tu apprécierais pourtant de nombreuses histoires contées dans ces livres, car elles sont simples et belles.

— Mais je ne comprends pas ce qui est écrit !

— Ne t'en fais pas. Je te raconterai certaines de ces histoires, avec des mots que tu pourras comprendre.

— Fantastique ! Racontez-les-moi toutes alors, Vovô Felício !



— D'accord, j'en raconterai une par jour.

— Merveilleuse idée !

— Merveilleuse, en effet, João Bolinha. C'est bien pour moi aussi, je n'aurai plus à inventer tant d'histoires !

— Et nous découvrirons enfin ce que racontent ces gros livres sans avoir à les lire.

— Non, vous devrez aussi lire. Il ne faut pas simplement écouter les histoires. La lecture est une nourriture indispensable au développement de l'intelligence et à l'affermissement de la connaissance. D'ailleurs, ta plainte me donne encore une autre idée : je vais créer une bibliothèque pour enfants, ici, à la ferme. Vous pourrez ainsi arrêter un moment vos pitreries et y consacrer quelques heures à la lecture, à la gymnastique de votre esprit et au repos de votre corps.

— D'accord, Vovô Felício ! Vous êtes le meilleur Vovô du monde ! Je cours annoncer la nouvelle à Maria Angelina.

— Très bien, et appelle-les tous, il est temps de se préparer pour le dîner.

— Et après le dîner, vous nous raconterez une histoire tirée d'un livre ?

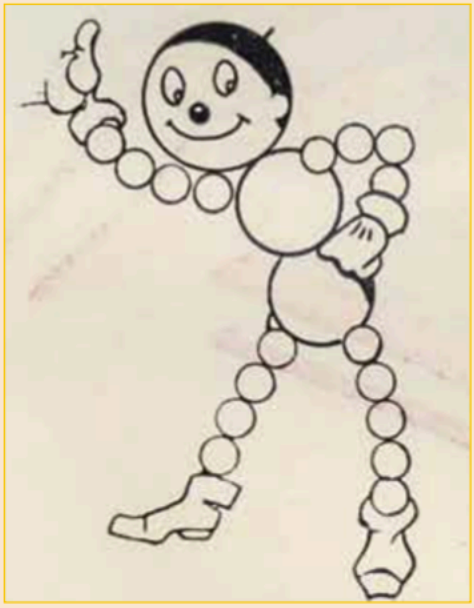
— Oui, je vous raconterai une très belle histoire.

— Vous allez choisir ce livre, celui qui a une image de crâne de taureau sur la couverture ?

— Peut-être. Oui, tiens, ça sera celui-ci. L'histoire du petit âne grisâtre.

— Génial ! Génial !

Alors que João Bolinha, le cœur battant de joie, quittait le porche à la recherche de ses compagnons, Vovô Felício ouvrit *Sagarana*, le livre de João Guimarães Rosa, pour relire l'histoire qu'il allait raconter à ses petits-enfants.



Chapitre II

Sept-de-Carreau



DÈS que le dîner fut terminé, Vovô Felício réunit ses petits auditeurs dans la véranda et débuta ainsi :

— Je vais vous raconter l'histoire d'un petit âne grisâtre, appelé Sept-de-Carreau. Il naquit dans le sertão, l'arrière-pays de l'État du Minas Gerais, à Conceicão-des-Crêtes. Il fit de nombreux voyages et vécu dans de multiples propriétés. Sa dernière demeure fut la Ferme de la Tampa, domaine du Major Saulo.

— Avez-vous connu le Major Saulo ?

— Non, je ne l'ai pas connu, João Bolinha. C'est un personnage du conte.

— Alors il n'a pas existé ?

— Je ne le sais pas. Peut-être bien. En fait, oui, il a sûrement existé. L'auteur du livre le décrit comme un homme corpulent, quasi ventripotent, mystérieux, aux yeux verts, toujours chaussé de bottes et d'éperons. D'un seul regard, il était capable d'envoyer un taureau farouche faire pénitence.

— Et le taureau obéissait ?

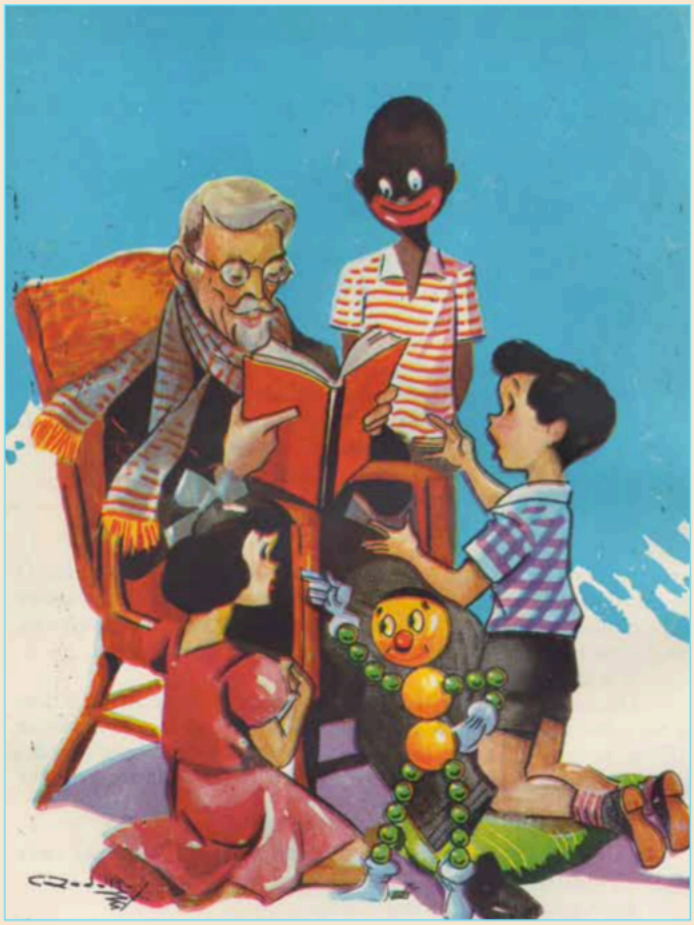
— Sans hésiter, João Bolinha, répondit Dedete, impatient. Si le taureau n'y allait pas, comment saurait-on que le Major condamnait d'un regard les taureaux ? Si tu continues à poser des questions, l'histoire ne finira jamais. Laisse Vovô Felício raconter sans être interrompu.

— Ce n'est pas à toi que je posais la question, Dedete !

— Mais, João Bolinha, Dedete a cependant un peu raison. Tu dois essayer de réduire le nombre de questions.

— Alors je ne pose plus de questions !

— Ne parle pas ainsi, mon petit-fils chéri. Cela n'est pas digne d'un garçon bien élevé. Pose une question lorsque tu n'as pas compris quelque chose. Cela ne vaut pas la peine de se fâcher. Va voir un peu dans le miroir comme il est laid ton visage renfrogné.



— Renfrogné ou pas, son visage est toujours laid.

— Le tien aussi, Zé Bolacha, petit Noir aux lèvres retroussées ! Ne plaisante plus avec moi !

— Voyons, João Bolinha. Tu manques de respect à Vovô Felício. Tu deviens très impertinent, gronda Maria Angelina.

— Qu'avait-il, ce petit Noir, à me provoquer ? Personne n'a demandé son avis.

— Ça suffit, assez de cette discussion. Désolé, Vovô Felício, continuez l'histoire.

— Merci, Maria Angelina. Notre histoire commence lorsque le petit âne grisâtre est déjà vieux, son poil est fin et il vit retraité dans les pâturages. C'est justement le récit de sa dernière aventure que je vais vous raconter.

— À présent, c'est moi qui désire poser une question, Vovô Felício.

— Je suis à ton service, ma petite-fille chérie.

— Pourquoi l'âne gris se nomme-t-il Sept-de-Carreau ?

— Son dernier parrain était un joueur de truque, un jeu de cartes très populaire dans les campagnes brésiliennes, et il croyait que le sept de carreau lui portait bonheur, il croyait qu'avec cette carte en main il ne perdrait jamais. Il allait jusqu'à dire : « Avec le sept de carreau et trois, j'ai la main, ferme, ou j'envoie six. » Pour lui, le sept de carreau était plus chanceux que le zápede.



— Le zápede !

— Oui, João Bolinha. Le zápede, le quatre de trèfle, la carte la plus précieuse du truque.

— Cela voulait dire que l'âne avait beaucoup de valeur ?

— Ou qu'il portait chance. En tout cas, c'est ce que son dernier parrain pensait.

— Pourquoi son *dernier* parrain ? Il en a donc eu d'autres ?

— Il en a eu plusieurs. Lorsqu'un animal change de propriétaire, il est presque toujours à nouveau baptisé. Ainsi, au fil des maîtres et des années, le sort avait donné à l'âne grisâtre bien d'autres noms : « Joujou » fut son premier nom. C'est comme cela qu'on l'appelait lorsqu'il était petit et que les enfants s'amusaient avec lui comme avec un jouet. À l'adolescence, il grandit beaucoup et reçut, d'un nouveau propriétaire, le nom de « Rondelle », nom qui à l'époque lui convenait très bien à cause de son embonpoint. Puis ce fut « Chico-Raseur ». C'était alors le surnom de son propriétaire et lorsqu'il vendit l'âne, il oublia d'indiquer au nouvel acheteur le nom de l'animal. Ce dernier le nomma alors du nom de son vendeur, comme cela était d'usage dans la région dans de tels cas. L'âne fut aussi nommé « Lubie », et reçut encore de nombreux autres noms, jusqu'à ce qu'il soit baptisé « Sept-de-Carreau », nom qu'il garda jusqu'à la fin de sa vie.

— Comme c'est drôle ! Zé Bolacha est aussi comme le petit âne : il s'appelait « Zé Pretinho » (« Zé le Petit Noir ») et maintenant il s'appelle « Zé Bolacha » (« Zé Galette », car la bolacha est un biscuit salé simple et ferme, souvent rond).

— Mais mon nom de baptême est José de Oliveira Silva, et je ne suis pas un âne, t'as compris, monsieur le pantin de bois ?!

— Ex-pantin. Aujourd'hui je suis plus humain que toi.

— Eh là ! Arrêtez, s'il vous plaît !

— Tais-toi, Zé Bolacha. Et toi aussi, João Bolinha. Arrêtez ces discussions. Ne pouvez-vous pas être ensemble sans vous disputer ?

— Cette fois, c'est sa faute, Vovô Felício. C'est lui qui m'a traité d'âne.

— Je ne t'ai pas traité d'âne. J'ai seulement dit que toi aussi tu avais plusieurs noms.

— Ce ne sont pas des noms, à proprement parler, João Bolinha, ce sont des surnoms. Il n'a qu'un seul nom : José de Oliveira Silva. Et il a deux surnoms.

— Pourquoi ?

— Tout d'abord, lorsqu'il est né, il y avait à la ferme Zé le Grand et Zé le Noir. Pour le distinguer, il a été surnommé « Zé Pretinho » (« Zé Petit Noir »).

— Et pourquoi a-t-on changé le surnom en « Zé Bolacha » ?

— Ça, c'est une autre histoire : un jour, il faisait des histoires pour manger des bolachas avec le café, mais il n'y en avait plus. Il pleurnichait derrière sa mère, Sá Zéfa, l'implorant : « Je veux des bolachas ! » Perdant son calme, sa mère prit sa pantoufle tentant de l'effrayer et s'écria : « Prends la bolacha ! Prends ça, Zé Bolacha ! » Depuis ce jour, « Zé Petit Noir » devint « Zé Bolacha ».



La bande éclata de rire. Sans pouvoir se retenir de rire, Zé Bolacha se retourna, grimaçant, lorsque l'ex-pantin, imitant le geste caractéristique de la fessée, lui dit : « Prends la bolacha, Zé ! »

Maria Angelina gronda João Bolinha, et Vovô Felício reprit le cours de l'histoire du petit âne gris.

Chapitre III

Les autres aventures du petit âne



EPT-DE-CARREAU était un âne courageux et sympathique. Malgré sa petite taille, il était fort, et son dur labeur était toujours apprécié. Il souffrit d'un abcès sur le dos et jouissait donc désormais d'une demi-retraite. Dans les pâturages, l'âne menait une vie royale. Il rendait encore certains petits services, de manière ponctuelle, travaillait bien et était bien traité. On ne trouvait sur lui jamais aucun signe de teigne. En effet, il connaissait bien les endroits où végètent le lupin amer et autres plantes vénéneuses, et les zones infectées par les larves de mouches parasites et où bourdonnent les volées de mouches. L'âne préférait éviter les risques inutiles et les dangers qu'il y avait à paître en bordure des boqueteaux. Il se tenait donc à l'écart de ces endroits.

— Quelle fut sa dernière aventure ? J'ai hâte de le savoir.

— Patience, João Bolinha. Avant de vous la raconter, je dois retracer d'autres moments de la vie de l'âne, afin que vous puissiez mieux le connaître. Vous ne savez pas encore ce qui s'est passé dans la jeunesse de ce héros ! Une fois, un muletier d'Indaiá se fit abattre par-derrière alors que le petit âne le portait sur son dos. Une autre fois, il rapporta du pâturage, autour de son museau, une vipère venimeuse rayée noire et jaune, une jararacuçu, dont le venin est habituellement mortel, qui avait bondi sur lui et l'avait mordu. Avec la vipère toujours attachée à son museau, l'âne vint quémander à son patron un remède. Heureusement, l'âne ne fut pas affecté par la morsure, car la lune était favorable et le bénisseur vint sur-le-champ. Il se réveilla le lendemain en pleine forme.

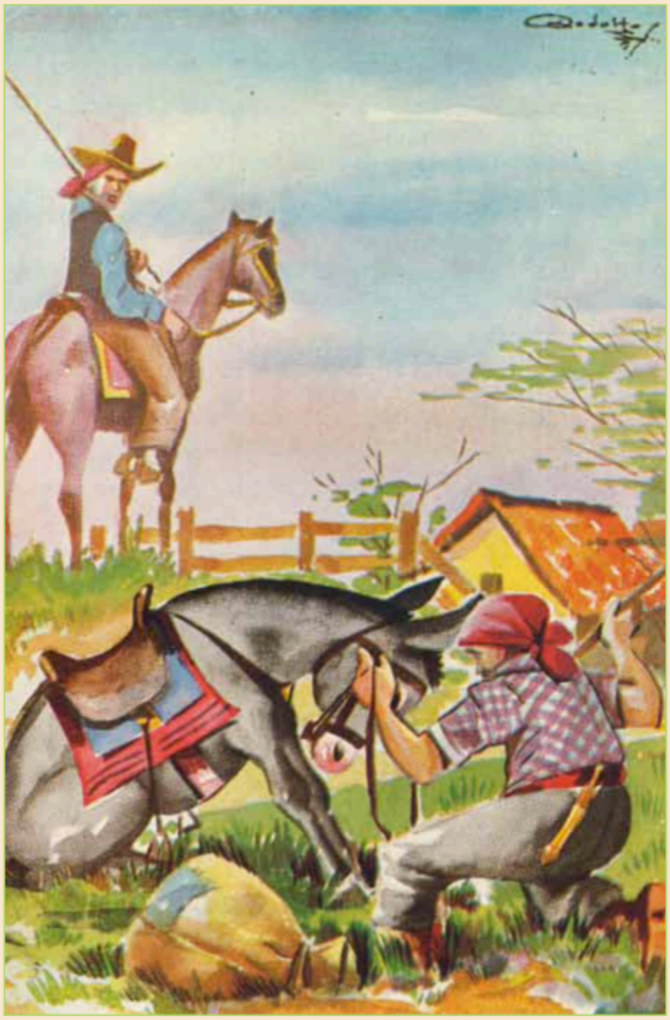


— Vovô Felício, puis-je poser une question ?

— Tu peux, João Bolinha. Que désires-tu savoir ?

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de lune favorable ?

— Bravo ! Question très pertinente ! Dans ce monde de Dieu, beaucoup de gens ignorants vénèrent les pouvoirs de la lune, surtout au moment d'accorder des bénédictions. Selon la phase lunaire, aucune prière ne peut extraire les larves de mouches ou faire guérir d'une morsure de serpent. C'est l'excuse de beaucoup de guérisseurs malins pour justifier leurs échecs. Quand un patient meurt, la lune, pas le guérisseur, en est tenue pour responsable.



— Des vrais malins ! Mais, quand la lune veille, les bénédictions guérissent toujours le malade ?

— Pas du tout. Lorsque le patient survit, comme ce fut le cas de Sept-de-Carreau, ou bien le serpent n'était pas venimeux, ou bien c'est qu'il a déjà craché son venin sur une victime précédente. Car on ne peut guérir du venin de cette vipère que si l'on est traité avec un antivenin.

— Qu'est-il arrivé encore à Sept-de-Carreau ?

— Avant d'être à la Ferme de la Tampa, il fut enlevé par des gitans avec qui il passa un sale quart d'heure. Pour dissimuler le vol, les gitans tentèrent d'effacer la marque de fer – un cœur – gravé sur le quart avant gauche de l'âne volé. Après, il dut fuir au galop avec les gitans. Dès qu'il réalisa qu'ils étaient pourchassés, l'âne se braqua pour entraver la fuite. Les gitans le frappèrent comme un voleur de bétail, mais il ne bougea pas d'un cil. Les gitans furent emprisonnés et Sept-de-Carreau fut accueilli par le Major Saulo.

— Le petit âne était donc lui aussi bien malin.

— Il l'était, Dedete ! On dit que les ânes ont plus d'intuition que les chevaux, et en particulier pour le danger.

— Je sais qu'un âne est plus habile sur un chemin mouillé, pour descendre une colline et pour traverser une rivière.

— La dernière aventure de Sept-de-Carreau confirmera en effet ce que tu viens de dire.



Chapitre IV

Et l'aventure commence



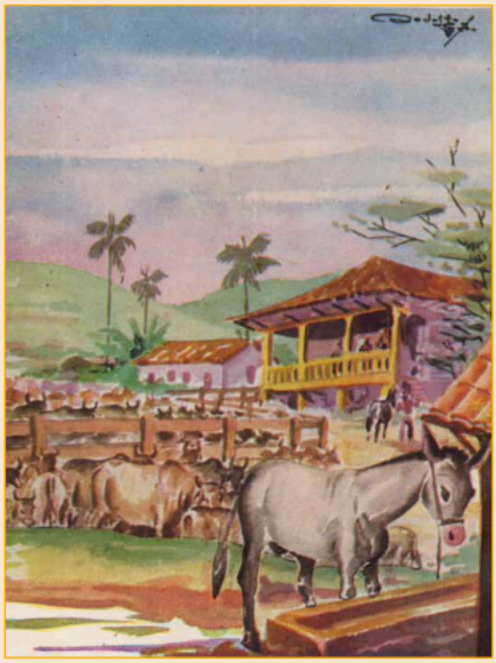
INSI débute la dernière aventure de Sept-de-Carreau : « un matin nuiteux, sans soleil, chargé d'une humidité gluante pénétrant les vêtements. Une journée de pluie où il ne manquait plus que l'eau ne se déverse ». Voilà comment l'auteur décrit l'aube de la journée où débuta la dernière aventure du petit âne gris. Le bétail était attroupé devant l'enclos qui devançait la demeure principale de la Ferme de la Tampa. Sept-de-Carreau, qui se tenait sur le côté, menait son train-train et ne se souciait guère du bourdonnement des bovins qui se heurtaient, se frottaient, se comprimaient flancs contre flancs, se bousculaient et coinçaient leurs cornes dans les licols. Nonchalant et somnolent, l'âne grattait de temps en temps le sol du bout de son sabot. Occasionnellement, entendant un mugissement rauque au sein du troupeau, il levait la tête pour lorgner, le regard morne, ce qui avait bien pu affliger les bœufs. Las d'assister à de telles violences, il refermait les yeux pour s'assoupir à nouveau.

Ce matin-là, le petit âne, planté devant l'abreuvoir vide, fut brusquement tiré de son demi-sommeil par un cheval noir qui s'était détaché du pieu où il avait été attelé. Le cheval surgit devant l'âne, fougueux et débridé. Sept-de-Carreau détestait l'affrontement. Il se faufila donc, pas à pas, entre les bêtes, pour s'éloigner, traversa la cour à petit trot, passa près des bœufs de trait, au milieu des vaches laitières paisibles après la traite, prenant toutefois soin de contourner Fleur-de-Lys, vache farouche ayant récemment mis bas un petit veau.

— Comment Sept-de-Carreau savait-il que Fleur-de-Lys était farouche ?

— Premièrement, parce que l'âne la connaissait depuis des années et avait remarqué que même les bouviers l'évitaient. Deuxièmement, car il savait que les vaches, en général, lorsqu'elles viennent de mettre bas, sont dangereuses. Elles attaquent par surprise.

— Quel âne futé !



— Très futé, João Bolinha ! Afin de se tenir au plus loin du tumulte et de poursuivre sa sieste, il alla s'adosser aux montants du porche de la ferme. Bien que finaud, s'approcher de la ferme fut une grande erreur.

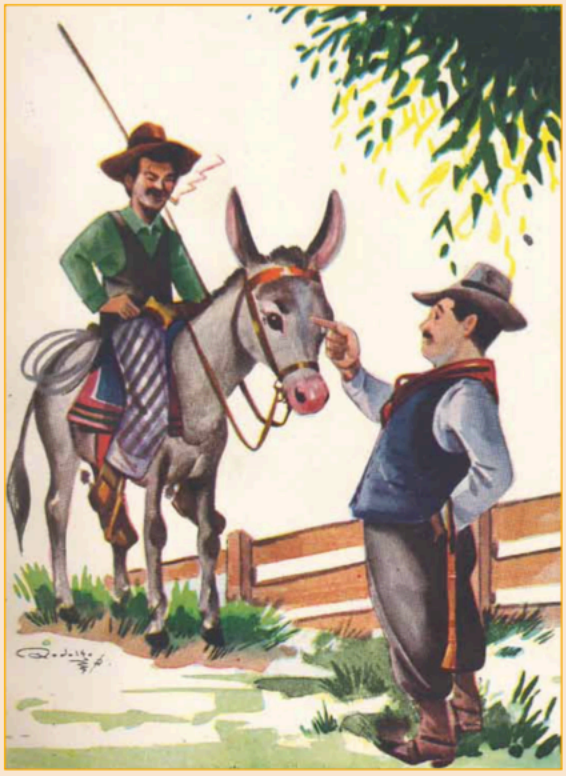
— Pourquoi une erreur ?

— Car « celui qui est vu n'est pas oublié ». Sous le porche de la ferme, Major Saulo donnait les dernières instructions aux bouviers qui s'apprêtaient à entreprendre, avec lui, un grand voyage pour déplacer et vendre le bétail. Voyant l'âne gris, il ricana, appela Francolin, son secrétaire, et lui demanda de seller Sept-de-Carreau pour le voyage. Les bouviers pensèrent d'abord que le Major plaisantait. Mais ce dernier confirma l'ordre :

> « — Selle aussi cet âne, Franconlin.
> « — Oui, monsieur le Major, à vos ordres. Sauf que cet âne ne peut presque plus avancer et n'y voit plus goutte…
> « — Qu'est-ce que c'est que cette histoire de goutte, Francolin ! Il n'y a que quatre lieues à parcourir. João Manico, qui est le plus léger, montera l'âne. »

La sentence était exécutée. Il ne pouvait y échapper.

En peu de temps, les bouviers étaient prêts à se mettre en route et attendaient l'ordre du départ. La veille, Major Saulo était allé avec ses bouviers aux hivernages, pour sélectionner les bêtes, pour calculer le poids à l'œil et les mettre à part. Il était fier de son bétail et s'en vantait. Plus de quatre cents bêtes à embarquer, soit deux convois. Il s'enorgueillissait aussi de son équipe constituée de douze hommes : Francolin Ferreira, le secrétaire, Raimundão, Sinoca, Leofredo, Tote et son frère Silvino, Bastião, Zé Grande, Benevides – personnage important originaire de Bahia, toujours vêtu d'un costume trois pièces en cuir –, Juca Baneira, Badu, et le compère João Manico.



Avant de monter sur son cheval – monture violacée et puissante –, tout en caressant la tête de Sua-Cara, son chien de compagnie, le Major observa un différend entre Silvino et Badu et s'enquit auprès de Francolin du problème qui causait cette discorde. Le secrétaire l'informa que Badu s'était amouraché de la fiancée de Silvino et l'avait conquise. Furieux contre Badu, Silvino avait promis de se venger. On disait même qu'il s'était juré de boire le sang de son rival lors de l'expédition. Il avait vendu les quatre vaches qui lui appartenaient, allait accompagner le bétail, tuer son ennemi et fuir vers les rives de Curimataí, retrouver une autre fiancée qu'il avait laissée là-bas. Le Major écouta d'un air incrédule.

Remarquant l'arrivée du soleil, il ordonna au secrétaire de lui apporter son cheval. Chevauchant sa monture, il alla se promener près des clôtures et décida d'échanger quatre bœufs qui semblaient trop farouches et pourraient causer des ennuis sur le chemin. Sinoca et Tote firent l'échange. Le Major, enveloppé dans une large cape, ordonna finalement :

« — À l'avant droit, Leofredo ! De l'autre côté, Badu ! »

Puis, avec une voix ferme, il échelonna la troupe :

> « — Sur le flanc gauche, Badu sera suivi de Juca Bananeira, Silvino, et Raimundão. Tote, Sinoca et Benevides suivront Leofredo, sur le flanc droit ! »

Zé Grande, soufflant dans une corne, et Bastião, lâchant à gorge déployée l'appel, ouvrirent la marche. Les autres suivirent à l'arrière et, conformément aux ordres reçus, se répartirent en deux ailes entourant le bétail.

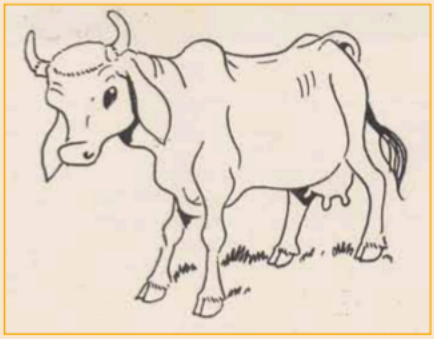
Le bétail passant la barrière fut surpris par le tonnerre, et Leofredo prédit une forte pluie.

Major Saulo, apercevant Manico encore à terre serrant encore la ceinture de l'âne, s'exclama :

> « — Eh bien ! Il est l'heure, mon compère. Toi et l'âne, vous faites la paire ! Vous êtes tous deux blanchis par l'âge et les plus vaillants de la place… Il vaut mieux que vous traîniez à l'arrière, derrière nous. Vous pourrez aider lors de l'embarquement. Et Sept-de-Carreau n'est plus tout jeune, mais c'est un âne brave et de bonne nature. Ne sais-tu pas qu'un âne vaut mieux qu'un cheval, Manico ?
>
> « — Compère Major, pour voyager la journée entière sur la route, à randonner, comptez sur moi. Mais pour mener un troupeau de bœufs, ça, que Dieu me garde de vouloir monter une bête de cette espèce ! »

— Pauvre João Manico ! Il devait avoir le moral bien bas.

— En effet, Dedete ! Même dans la cuisine, les femmes se moquaient de lui chevauchant le petit âne grisâtre.



Chapitre V

Les conversations des bouviers



ET la grande aventure de Sept-de-Carreau, quand va-t-elle commencer, Vovô Felício ?

— Patience, João Bolinha. La saveur de l'histoire est justement dans l'expectative qu'elle engendre. La grande aventure a déjà commencé. Le point culminant se produira lors du voyage de retour.

— Seulement lors du retour ? Alors il faudra encore beaucoup attendre ! Vous allez raconter tout le voyage jusqu'à l'embarquement, avant le retour, n'est-ce pas ?

— Certainement. Nous devons accompagner le bétail dans l'expédition. Patience, tu vas beaucoup aimer le déroulement du voyage.

Suivant l'ordre donné par le Major Saulo, les cavaliers mirent le troupeau en route. Le Major fermait le cortège, avec à ses côtés Francolin en guise de cavalier servant, et João Manico qui se lamentait et maudissait le bourriquet. À l'avant, les cavaliers chantaient pour faire passer le temps agréablement. Chacun à son tour chantait un couplet différent :

« Curvelo vaut une belle pièce de monnaie,
Codisburgo en vaut cent comme celle-ci,
Les Dalles, elles, n'ont pas de prix,
Car ma bien-aimée y est… »

« Un taureau noir, un taureau tacheté,
Chacun a sa teinte,
Chaque cœur son empreinte
Et sa façon d'aimer… »

« Chaque oiseau perché
Chante sa mélodie,
Chant d'amour et de folie
N'a besoin d'éclater… »



Quand l'un chantait, les autres se déridaient, se détendaient sur leur selle, conversaient.

Tote raconta à son voisin l'histoire de la vache qui tua Josias. C'était une vache enragée ayant récemment mis bas. Les deux cavaliers avaient décidé de la maîtriser et allèrent la trouver, sautant par-dessus la clôture du corral. À peine avaient-ils touché terre qu'elle attaqua Josias au ventre, cornes en avant, sans qu'il puisse l'esquiver. Elle chargea ensuite Tote qui s'échappa et escalada la clôture juste à temps.

La vache écorcha toutefois son talon. Tote perdit l'équilibre, bondit de plus belle et dégringola de l'autre côté de la clôture, sur un tas de copeaux de Quebracho.

— Le pauvre ! Et Josias ?

— Il mourut, Maria Angelina. Lorsque l'on vint à sa rescousse, c'était déjà trop tard.

— Et Tote ne tenta pas de sauver son compagnon ?



— Ce lui fut impossible, João Bolinha. Il put à peine sauver sa propre peau. Pour conclure son récit, Tote déclara que « Josias fut le moins chanceux, que son tour fut joué quand il tomba sur le côté, le monstre lui donnant des coups de corne et dansant sur lui… ». Il se jugeait irréprochable dans l'affaire et disait qu'il avait eu plus de chance que son compagnon. « Son heure avait sonné, pas la mienne », disait-il pour se justifier, invoquant la fatalité.

— Comme la vie des bouviers est risquée !

— En effet, Dedete ! Il y a des taureaux braves et d'autres perfides. Durant le voyage, à la demande du Major Saulo, Raimundão raconta l'histoire de Calundu, zébu terrible et gigantesque. Calundu avait la réputation de ne pas attaquer les personnes lorsqu'elles avaient pied à terre, mais il aimait pourchasser les cavaliers et les faire tomber de leur monture. Penchant son oreille sur le sol, il entendait de loin si quelqu'un s'approchait.

— C'est la vérité, Vovô Felício ?

— Seulement si ce taureau vivait avec les Indiens ! Ce sont les Indiens qui écoutent la terre !

— Je ne le sais pas, mes petits-enfants. Je ne peux pas garantir la véracité de l'histoire, mais c'est ce que Raimundão raconta. Et en général, un bouvier ne ment pas, même s'il exagère et dramatise souvent le récit pour donner du sel à l'histoire. Raimundão admirait tant ce zébu qu'il proclamait que c'était une bête redoutée des panthères.

— Comment est l'histoire de Calundu ? N'a-t-il jamais tué quelqu'un ?

— Il a tué, João Bolinha. Il a tué Vadico, un bon garçon, fort, fils de fermier, qui aspirait à devenir un éleveur de bétail, un vacher. Vadico choisit de rester à la ferme plutôt que d'aller à l'école. Il n'était heureux qu'au milieu du troupeau, en s'occupant des vaches. Mais un jour… Laissons Raimundão raconter cela au Major avec ses propres mots. Je préfère lire cette partie du livre, vous la savourerez d'autant plus :

> « — Le zébu est un animal sournois et méchant, on ne sait jamais ce qu'il s'apprête à faire…
>
> « — La méchanceté vient de la tristesse… Tu n'as qu'à écouter leur mugissement…
>
> « — Oui, sûrement, mon Major. Je ne sais pas si vous le savez, mais Calundu n'attaquait pas si l'on avait pied à terre… Aussi, vivait-il au sein d'une étable douce, au milieu des vaches les plus gentilles… Il était choyé par Vadico qui mettait du sel au creux de sa paume pour que Calundu lui lèche la main… Nous nous tenions pas loin, bâton à la main. Mais le zébu câlinait le garçon avec son museau, le reniflait, on l'aurait cru humain, affectueux… Que dire de plus ? Vous savez bien qu'un taureau n'attaque pas sans raison ni sans aviser. Mais il ne faut jamais le quitter du regard, lorsqu'il va bien, lorsqu'il gambille, ou quand il racle la terre avec son sabot, retourne la poussière et souffle en l'air…

« — Jamais. À l'instant où un taureau va charger, son regard change et ses yeux deviennent énormes, comme s'ils allaient déborder des orbites…

« — Par contre cette fois, mon Major, ce fut une surprise… Tout à coup, je vis Calundu baisser la tête… comme pour redemander du sel… Et, là, d'un coup de front et de menton, il jeta le garçon à terre, comme un chien renverse une boîte de conserve. Vadico est tombé à plat ventre, sa petite tête entre les pattes du taureau. Sans même poser sa patte sur le garçon, Calundu recula d'un pas, pointa ses cornes… puis plongea tête en avant. Le sang jaillit, un jet haut comme ça… !

« — C'est bien triste, Raimundão.

« — Nous avons tous accouru, mais nous n'avons pas eu à repousser le zébu, il avait déjà tourné le dos et s'éloignait, lentement, comme s'il ne voulait pas voir le crime qu'il avait commis… Il y avait du sang partout et tout le monde criait. Neco Borges était comme un démon, il attrapa son revolver… Mais avant de mourir, Vadico avait dit, très déterminé, comme une grande personne : "Ne tuez pas Calundu, père, pour l'amour de Dieu ! Je veux que personne ne maltraite Calundu !..." »

— Quelle histoire terriblement triste, Vovô Felício !

— Très triste, Maria Angelina, mais attends, elle n'est pas terminée. Le père du garçon ordonna que le taureau soit emmené au village de Vista-Alegre pour être vendu ou donné. Il ne voulait plus le voir, plus penser à cette bête. Raimundão prit le zébu avec trois vaches dociles pour l'apaiser. Comme il était déjà tard et le village assez lointain, ils durent passer la nuit dans la Ferme de Saco-do-Sôbre.

Cette nuit-là, personne ne ferma l'œil. Le taureau poussait des gémissements rauques, à faire pitié. On avait l'impression que Calundu regrettait son crime et qu'il implorait les cieux. Les bouviers se rendirent tous au corral. Quand le taureau les vit arriver, il cessa de hurler et avança, docilement, vers la clôture. Raimundão raconte que le zébu semblait vouloir dire quelque chose. Même lui avait peur et pria pour que Calundu ne puisse pas parler. Le lendemain matin, on retrouva Calundu mort au milieu du corral…



Chapitre VI

Scènes de voyage



U final, la prophétie de Leofredo se réalisa. La pluie commença par balayer la colline, embaumant l'air et répandant un parfum de renouveau ! C'était une pluie fine, blanchissant le paysage, bruissant, chuchotant, enveloppant le troupeau tout entier dans sa brume. En peu de temps, les gouttes devinrent lourdes et la pluie battit vigoureusement. Zé Grande invita les cavaliers à chanter des refrains qui chassent la pluie :

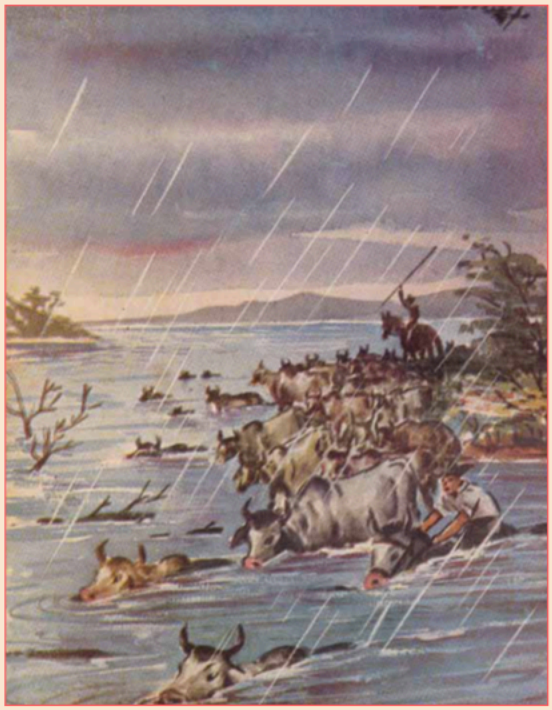
« Il a plu, il pleut, il pleuvra,
Sainte Claire nettoie,
Sainte Juste ajustera,
Saint Antônio enverra le soleil
Sécher les draps pour mon sommeil… »

— Et la pluie s'arrêta ?

— Pas totalement, mais elle se calma. Elle tamisait encore un peu le chemin. Les cavaliers commentèrent l'averse. L'un d'eux, plus instruit que les autres, signala qu'il n'arrêtait pas de pleuvoir depuis quatre jours en amont. La conversation était encore animée lorsqu'ils arrivèrent à la rivière Fome. En période de sécheresse, le ruisseau n'est guère plus épais qu'un filet d'eau, mais quand arrive la saison des pluies, il emplit le ravin de son eau impétueuse et devient plus dangereux qu'un grand fleuve. Le troupeau s'arrêta et le Major enquit Sebastião s'il ne serait pas mieux de traverser la rivière plus bas. L'employé conseilla au contraire de le traverser immédiatement pour avoir une chance d'atteindre l'autre rivage. La rive s'écroulait déjà sur l'autre bord et il n'y aurait bientôt plus une seule voie d'accès. De toute façon, la crue enflait si rapidement qu'ils n'auraient pied ni là ni plus bas. Le Major acquiesça et préconisa le calme, car nombreux étaient ceux qui avaient déjà péri lors de cette traversée.

Les cavaliers commencèrent à diriger les bœufs. Mais les bêtes mugissaient, « Cou ! Cou Tou ! Tou !... », et demeurèrent immobiles, sans vouloir suivre. Zé Grande, le guide, entra dans l'eau en éclaireur et, parvenu au milieu du torrent, se retourna pour faire face à la compagnie et souffla dans sa corne. Un bœuf qui était au bord de la rive tendit son encolure et fut le premier à sauter dans la rivière. L'exemple en inspira d'autres et en peu de temps tout le troupeau se précipita dans la crue impétueuse de la rivière. Ils atteignirent aussitôt un passage où l'on perdait pied, les corps des bêtes disparurent entièrement sous l'eau ; seuls émergeaient les naseaux pulpeux palpant l'air, et les paires de cornes comme si elles flottaient.

La joie explosa lorsque Major Saulo, qui fut le dernier à atteindre l'autre rivage, frappa ses bottes avec son fouet et s'exclama :



« — Hourra, mon peuple, nous sommes tous sains et saufs !... »

Il poursuivit :

« — Francolin, va dire à Sebastião de suivre par le chemin du bas, à la fin du voyage… »

Francolin s'éloigna et le Major commença à taquiner João Manico qui dandinait sur le dos de Sept-de-Carreau. Avant d'éclater de rire, il dit à son compère :

« — Voilà une question sérieuse, mon compère João Manico : penses-tu qu'un âne est bête comme un âne ? »

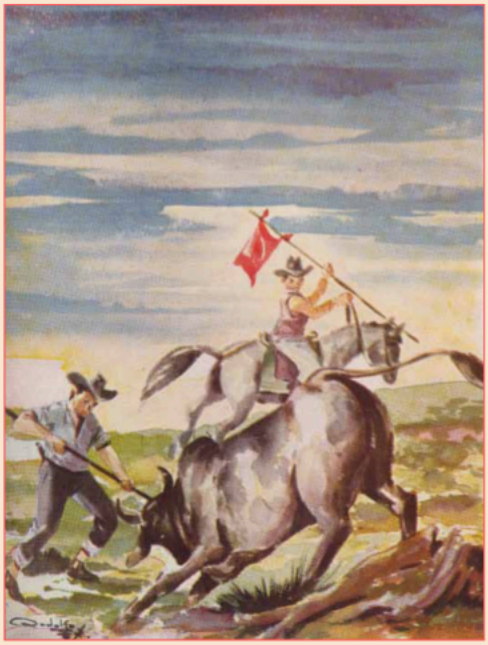
— Que répondit João Manico ?

— Il répondit, João Bolinha, qu'il ne le pensait pas, car les ânes sont bien malins.

— Bonne réponse.

— Très bonne, en effet, Dedete. Les ânes ont plus d'instinct que les chevaux. Le Major demanda également à son compère s'il savait lire et écrire. Écoutez la réponse amusante que donna João Manico :

> « — Couci-couça, avec toutes les erreurs et le temps qu'il faut, jusqu'à environ deux ans de ça j'étais encore homme à coucher un message sur le papier… »



Les enfants rirent de la réponse du bouvier et João Bolinha commenta :

— Ça ressemble à Zé Bolacha, avec toutes les erreurs !

— Tais-toi, João Bolinha. Tu n'as pas le droit de parler de moi, j'ai eu tous les points en langue maternelle.

— Tu as perdu l'occasion de te taire, João Bolinha.

— Ça ne te regarde pas, Dedete. Personne ne t'a demandé ton avis.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Encore des effronteries, João Bolinha ? Tu devrais respecter tes aînés, gronda Maria Angelina.

— Dedete n'est pas un aîné, c'est aussi un enfant.

— Oui, mais Vovô Felício est ici avec nous. Taisons-nous et écoutons le reste de l'histoire.

— Alors, écoutez, poursuivit Vovô Felício. Major Saulo discutait avec João Manico lorsqu'une forte poussière monta au ciel. Près du rassemblement, un taureau poursuivait comme un fou un cavalier. C'était à cause de Silvino qui avait conçu un plan pour se venger du Badu en lui lançant un taureau enragé à ses trousses.

— Il avait lancé un taureau contre un bouvier ?

— Non, il ne l'a pas lancé comme tu l'imagines, João Bolinha. Il a incité le taureau à pourchasser le bouvier. Je vais vous lire comment Francolin raconte au Major ce qui était arrivé :

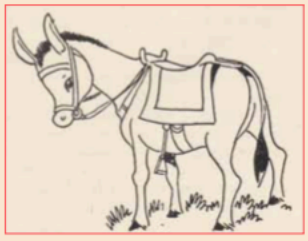
« — Badu était en train de s'appliquer à ajuster sa sangle ; il était si concentré, craignant un coup de sabot, qu'il ne prêta attention à rien d'autre… C'est alors que Silvino a provoqué la fureur de la bête… Il choisit le taureau le plus costaud de tous… Il sortit un foulard rouge, qu'il avait attaché au bout d'un bâton, comme pour faire débander le troupeau, je l'ai vu. Raimundão prit les choses en main pour disperser le reste du troupeau qui arrivait à grands pas, mon Major. Mais Silvino galopa droit sur Badu, guidant ainsi le taureau furieux qui poursuivait le foulard rouge, talonnant le cheval de Silvino, mordant presque sa queue et reniflant comme s'il voulait tuer quelqu'un… De la méchanceté, un crime, au moins à moitié, mon Major. Silvino a agi délibérément… car quand il est arrivé près de notre compagnon, il a dévié son galop, d'un coup, et a laissé la bête charger… »

— Et le taureau a encorné Badu ?

— Non, Dedete. Badu a juste eu le temps de trouver un aiguillon pour se défendre. Ce fut une scène palpitante, tous les cavaliers se figèrent pour observer le combat. L'aiguillon glissa sur la joue du taureau comme un tourbillon. Le taureau s'arrêta, un peu plus loin, se retourna et chargea vers Badu encore plus en colère. Le bouvier était sur ses gardes. Cette fois, l'aiguillon blessa le museau de la bête, et Badu, tenant ferme l'aiguillon, repoussa le taureau sur le côté.

— Il faut être courageux, n'est-ce pas, Vovô Felício ?

— En effet, mon petit. Il faut être courageux et garder son sang-froid. Le taureau revint une troisième fois, de toute sa fureur, avec tempête et fracas. Badu l'accueillit, préparé. Brisant l'élan de l'attaque, il planta le fer dans le visage du taureau, sous ses yeux, dans la rampe du visage. Le taureau s'éleva, les pattes en l'air, dressé sur le pic, cabré horriblement dans le vide, grognant et ronflant. La perche plia, mais Badu, éleveur de bétail expérimenté, se cramponna à l'aiguillon, déséquilibra ainsi le taureau et le repoussa au sol. Les camarades célébrèrent la victoire du bouvier, le taureau vaincu s'en alla rejoindre le troupeau, et les compagnons poursuivirent leur route en paix.



Chapitre VII

Avec l'autorité dans la poche



N devinait que le Major Saulo commençait à être persuadé que Silvino allait à nouveau mettre la vie de Badu en péril. Il avait entendu Francolin, il voulait à présent savoir ce que Raimundão en pensait. Il conversa avec ce dernier et lui posa la question suivante :

« — As-tu remarqué si Silvino se mouche avec un foulard rouge ?
« — Impossible, mon Major. Aucun d'entre nous ne se promène avec des tissus de cette couleur…
« — C'est en effet une règle essentielle, Raimundão… le rouge est une couleur de malheur… »

Les deux conversaient encore lorsque Francolin les rejoignit, sur le dos de l'âne grisâtre.

— Francolin ? Non, pas Francolin, Vovô Felício ! C'était le compère Manico qui montait Sept-de-Carreau.

— En effet. Mais j'ai oublié de vous raconter que depuis que Badu eut raison du taureau, le Major Saulo avait demandé à Francolin d'échanger sa monture avec celle de João Manico.

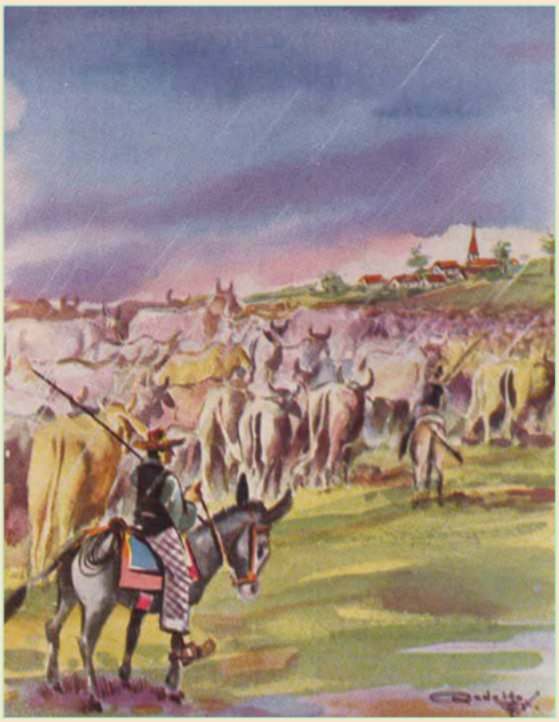
— Et il accepta ?

— Il n'avait pas le choix. Les ordres sont les ordres, João Bolinha. Francolin était mécontent, mais il obéit. Il dit même au Major :

« — C'est parce que je vous respecte, mon Major. »

Le bouvier pria toutefois son patron qu'à leur arrivée au bourg, il ordonne à nouveau un échange de montures, car cela ferait piètre figure si lui, secrétaire du Major, était vu par le peuple de Vista Alegre chevauchant cet âne miteux.

Le Major promit.



— Et la conversation avec Raimundão, Vovô Felício ?

— Elle fut extrêmement utile. Ils conversèrent longtemps et le Major fut de plus en plus convaincu des mauvaises intentions de Silvino. Ils arrivaient à destination et les premières cabanes surgirent à l'entrée du village. Le Major Saulo demanda à Raimundão de chercher le compère Manico.

— C'était le moment d'échanger la monture ?

— C'est exact, Dedete. Et il en fut ainsi. João Manico retourna sur le dos de Sept-de-Carreau et Francolin retrouva son cheval, satisfait et fier. Pour nourrir encore son orgueil, le Major lui dit :

> « — Galope à mes côtés pour que les gens d'ici voient que c'est toi mon secrétaire… »

— Il en était fier, n'est-ce pas, Vovô Felício ?

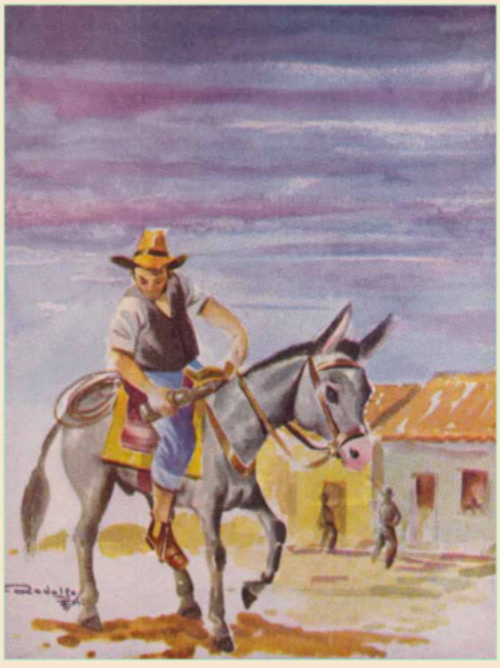
— En effet ! À côté du patron, Francolin traversa le village, devançant le troupeau. Les bœufs s'engagèrent dans la rue principale en un piétinement infernal, et Leofredo se tenait sur le côté afin de compter les bêtes. En attendant que Leofredo vienne lui donner le décompte, le Major s'adressa à son secrétaire :

« — Francolin, écoute-moi bien, je dois te confier une mission importante que tu devras exécuter à la lettre. Je sais que je peux compter sur toi, tu es l'homme de la situation. Écoute-moi attentivement. Bouche cousue et yeux ouverts sur le chemin du retour, Francolin. J'ai décidé de rester aujourd'hui au bourg avec ma famille, et toi, tu rentreras avec les bouviers et tu représenteras mon autorité. Gare, Francolin, à comment tu gères les choses, pour ne pas éveiller les soupçons…

« — Plutôt mourir, au nom de la loi, aux ordres de votre service, monsieur le Major !

« — Il faudra surveiller Silvino, en tout temps, car il veut tuer Badu puis décamper. À présent j'en suis certain. Ne perds ni Silvino ni Badu du regard, Francolin Ferreira ! »

Leofredo s'approcha alors pour informer le Major qu'aucun bœuf ne manquait. Le Major sourit et galopa avec son secrétaire jusqu'au corral du chemin de fer, là où les bœufs s'attroupaient obéissant aux cris des cavaliers. Les gens du coin avaient déserté les rues, se précipitaient à leurs fenêtres et auprès des clôtures afin de voir le bétail embarquer et disparaître, lot après lot, dans les wagons-bétaillères des deux trains spéciaux. La manœuvre ne se termina qu'une fois le soleil couché derrière les montagnes. Il faisait bien froid ce soir-là.



Les bouviers, trempés, boueux, exténués et affamés, s'en allèrent manger et se désaltérer. Ils laissèrent les chevaux se reposer, ventrières détendues et mors retirés, et se rendirent à l'échoppe de Reinero, le boucher du lieu qui avait toujours une bonne cachaça à offrir aux clients.

Lorsque les bouviers furent de retour, à la recherche de leurs montures, il n'y avait plus qu'une faible lumière qui illuminait le bourg. Après le départ des cavaliers, il ne resta plus que Sept-de-Carreau. Tapi dans le coin le plus sombre de la remise désormais désertée, le petit âne grisâtre s'abandonnait à une sieste réparatrice après avoir dévoré les épis de maïs.

— Alors il manquait un bouvier ! Silvino avait-il déjà tué Badu ?

— Non, João Bolinha. Simplement, Badu n'était pas encore arrivé. Un peu plus tard, il arriva, titubant, totalement ivre de cachaça et de vin. Il fut enragé de voir que ses compagnons ne lui avaient laissé que l'âne comme monture. Mais il n'avait plus le choix, il devait dès lors repartir sur le dos de Sept-de-Carreau. En passant devant l'échoppe de Geraldino, il entendit quelqu'un plaisanter :

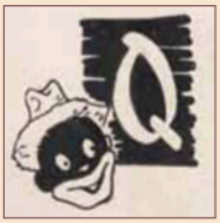
> « — Eh, oh, Badu, tu vas vendre du lait ? Et tes bidons ?... Tu portes le bourricot sous toi ?...
>
> « — Tas de… » répondit-il en quittant le chemin. »

À la sortie du chemin du Damoiseau-du-Pont, au bout du bourg, Badu aperçut une silhouette à cheval. C'était Francolin qui l'attendait, accomplissant la mission importante que lui avait confiée le Major. L'ivrogne n'aimait pas beaucoup la compagnie du secrétaire, qui commençait déjà à l'appeler « monsieur Balduíno » et à le réprimander qu'il ait tant bu. Badu rouspéta et se plaignit de devoir lui faire la conversation. Il protesta aussi du fait que Francolin s'adresse à lui en disant « monsieur » et en l'interpellant par son nom formel. Il aimait être appelé par son surnom, Badu. Francolin se justifia en expliquant qu'il n'était pas lui-même, qu'il représentait le Major, mais Badu se moqua des billevesées de son compagnon et refusa de poursuivre le bavardage. « Homme ignorant… ingrat… », ronchonna le secrétaire, allant au-devant sur son cheval, inquiet que Silvino attaque Badu sur la route.



Chapitre VIII

L'histoire du petit Noir maigrelet



UELLE vie de dur labeur pour les éleveurs de bétail ! À peine après avoir embarqué les bœufs, sans s'être reposés convenablement, ils doivent déjà reprendre la route.

— C'est juste, ma petite-fille. Mais cela est indispensable. De nouveaux défis les attendent à la ferme.

— Une vie de travail, et une vie risquée, n'est-ce pas, Vovô Felício ?

— Pour sûr ! Pour que tu comprennes bien le tempérament des éleveurs, Dedete, pour que vous appréciiez leurs valeurs, la fibre de leur caractère, je vais lire un autre petit extrait du livre dans lequel Raimundão, s'adressant au Major Saulo, décrit très bien la première expérience qu'il a eue avec un taureau. Écoutez :

> « — Te souviens-tu de ton premier taureau, Raimundão ?
>
> « — Ah, mon Major, c'était un taureau trapu, qui nous attaquait par plaisir et observait tout, chargeait l'œil ouvert et le front haut, comme une vache… Vous savez, pour s'y frotter, il n'y a pas pire… Mon père, qui était un maître bouvier, a estimé que le jour était venu de mesurer ma force. Je m'en suis bien sorti, selon les règles de l'art, grâce à Dieu…
>
> « — Qu'en as-tu pensé sur le moment, Raimundão ? Qu'as-tu ressenti ?
>
> « — Au moment où l'animal m'a foncé dessus, j'ai seulement pensé qu'il était très grand, j'ai pensé que je n'avais jamais vu un taureau aussi grand au milieu des autres… Mais tout se passa en un éclair. Soudain, mes mains et mon corps bougeaient tous seuls, et je pense que même l'aiguillon se manœuvrait par lui-même… Quand j'ai retrouvé mes esprits, l'affrontement était fini. Mon père me tendit une cigarette qu'il avait lui-même roulée pour moi, ma première bouffée devant lui… Et il me dit : "Mon fils, tu es né pour être bouvier, à présent, je le sais…"
>
> « — Toute sa tête, le vieux ! Et les flageolements, après ?

« — Je n'en ai pas eu, mon Major. C'est-à-dire, seulement une grande faim, et le pire fut mes yeux. J'avais les yeux qui clignaient, je plongeais ma tête dans l'eau froide, mais sans effet, parce que l'image de ce taureau restait incrustée toute la journée dans mes yeux, comme une ciselure, ça faisait mal… Le taureau était un chef-large charbonné, au grand visage, spacieux, et aux cornes évasées, âgé de sept ans, avec cinq anneaux à la base des cornes. »



— Magnifique ! C'est ça être courageux ! Pourtant, certains disent encore que nos bouviers sont faibles et paresseux.

— Il y en a aussi qui le sont, Dedete, mais ils le sont lorsqu'ils sont malades.

— Ça n'est donc pas de leur faute.

— Oui, je suis d'accord. Ils ont besoin d'une meilleure assistance…

— Eh bien, Vovô Felício, vous oubliez l'histoire de l'âne. Qu'est-il arrivé à Badu ?

— Tu as raison, João Bolinha, je vais continuer : Francolin ne rattrapa les autres bouviers qu'un kilomètre plus loin. La pluie avait cessé et les cavaliers commentaient les péripéties de l'embarquement ou contaient leurs aventures héroïques survenues lors d'autres voyages. C'était ainsi que, se rappelant l'une de ces aventures, sous l'insistance de ses compagnons, João Manico raconta l'histoire de ce troupeau qu'il était allé récupérer au fin fond du sertão, dans les terres perdues de Goiás. C'était un troupeau triste et lent avec un cri langoureux. Cela faisait si longtemps. Le Major était alors un jeune homme et tout le monde l'appelait monsieur Saulinho. Avec le bétail, ils emmenèrent, à la demande du fermier qui avait

vendu le bétail, un petit gamin noir afin qu'il retrouve son frère à Curvelo. Le petit Noir était maigrelet, avec de grands yeux qui épouvantaient les bouviers. Et il pleura continuellement, comme une fontaine, durant tout le voyage. Comme les bœufs, qui allaient d'un petit trot triste, à contrecœur, il regrettait sa terre lointaine. Le petit Noir qui sanglotait éperdument se mit à geindre pour supplier de retourner chez lui :

> « — Aïe, gentil petit monsieur ! Aïe, gentil petit monsieur ! Laisse-moi retourner d'où je viens !... »

Comme le bouvier ne dit rien, il modifia sa plainte :

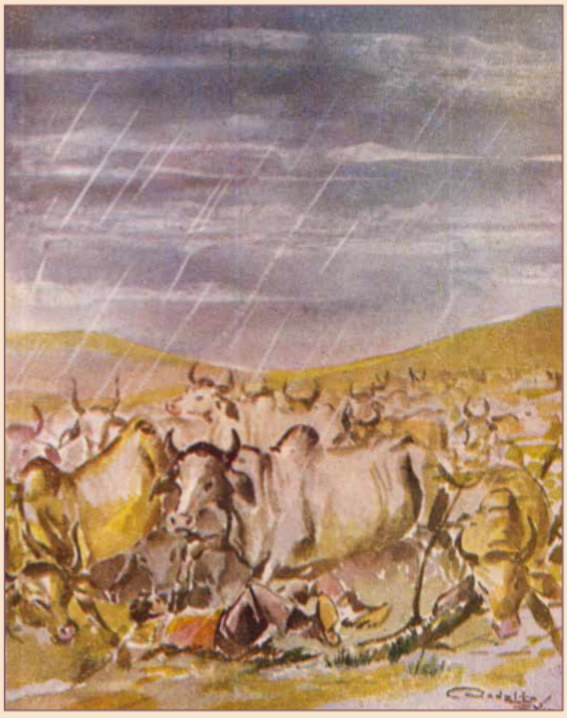
> « — Je voudrais tellement pouvoir m'asseoir, à cette heure, juste un peu, sur le coffre en cuir de la ferme de ma mère. Je voudrais juste revoir ma chère petite mère, de loin. En ce moment, elle doit être en train de battre les haricots au fond de la cour... »

C'était désolant. Les bouviers ne supportaient plus les pleurs du garçon. Le contremaître perdit patience et le menaça sévèrement :

> « — Si tu continues à pleurer, petit diable, je te tranche le gosier et je noue ton petit corps noir au cou de ce gros zébu blanc "jaguanês". »

— C'est méchant !

— Mais c'est ainsi, Maria Angelina. Le petit garçon noir a cessé net de pleurer et n'a plus dit un mot. Comme ils étaient tous fatigués, le jeune Major Saulinho décida de s'arrêter dans une jolie campagne couverte de cocotiers buriti et avec un point d'eau. Comme il n'y avait ni enclos, ni ombrage, ni la moindre prairie fermée à proximité, ils regroupèrent les bêtes dans une passe contre les montagnes. Deux bouviers montaient la garde et les autres reçurent l'ordre de dormir. La nuit approchait et les bêtes se mirent à mugir vilainement, gémissant d'un chant nostalgique.



Le petit Noir se mit à chanter lui aussi, à pleurer, à sangloter. Il n'y avait pas plus triste chanson, avec son sinistre refrain :

« — Aïe, petit monsieur méchant !
Aïe, petit monsieur méchant !
Nul pour moi,
Nul pour moi
N'a de la compassion… »

Les éleveurs ne pouvaient pas trouver le sommeil. Ils prièrent le Major de faire taire le petit garçon, mais le Major était lui aussi envoûté par les gémissements nostalgiques, sa maison lui manquait, et il répondit :

« — Laissez donc ce gamin pleurer ses chagrins, le pauvre petit a sa petite âme plantée au fond de la gorge !... »

La mélancolie fut contagieuse, et tous, ivres de sommeil, vainquirent leurs appréhensions. Les cavaliers s'effondrèrent et dormirent si profondément qu'ils ne se réveillèrent qu'à l'aube, tirés de leur torpeur par les cris du patron. Le bétail avait filé pendant la nuit ! Pire, en fuyant, les bêtes avaient piétiné les deux cavaliers de garde qui s'étaient allongés à terre, la tête sur les harnais en guise d'oreillers. Leurs corps n'étaient plus que bagasse rouge…

— Ils étaient morts ?

— On ne pouvait plus les reconnaître. Ils avaient été piétinés et déchiquetés.

— Comme cet horrible !

— Un troupeau triste en débandade, mes petits-enfants ! Quand cela arrive, il n'y a pas de force qui puisse lui résister. Une bête s'affole, se met à courir, et les autres se déroutent, déraillent, se mettent à chercher sans même savoir quoi, comme possédées et effarouchées. Les bouviers mirent plus d'une semaine à pouvoir réassembler les bêtes.

— Et le petit Noir, Vovô Felício ?

— Personne ne l'a plus jamais revu. Disparu.

— C'est incroyable !

— João Manico dit que cette nuit il rêva d'un orage terrible, et d'un troupeau effrayant, abominable, courant, s'emballant follement, tout déboussolé, et d'un garçon noir qui allait chantant, sans fin, juché sur la nuque d'un taureau aux oreilles de fauve !

— Ce fut un rêve, ou bien vit-il cela pour de vrai ?

— Même lui ne le savait pas. Il raconta à ses compagnons qu'il était désormais trop vieux pour chercher à savoir.

Chapitre IX

La grande aventure



SSEZ parlé des éleveurs de bétail. Vovô Felício, racontez-nous maintenant l'histoire de Sept-de-Carreau.

— Entendu, João Bolinha, mais toutes ces histoires et toutes ces histoires et toutes ces conversations contées dans le livre nous permettent de connaître la vie courageuse des paysans de notre terre.

— J'ai aimé tout ce que vous avez raconté, Vovô Felício, dit Dedete.

— Moi aussi, confirma Maria Angelina.

— Moi aussi j'ai aimé, mais je voudrais à présent bien connaître la dernière aventure de Sept-de-Carreau.

— Et je vais satisfaire ta curiosité, João Bolinha. La grande aventure du petit âne grisâtre a justement eu lieu lors du voyage de retour à la Ferme de la Tampa. La nuit était obscure et humide. Francolin, obéissant aux ordres du Major, ne perdait pas Silvino du regard, étant lui aussi certain qu'il allait attaquer son rival. Soudain…

— C'est maintenant l'aventure ?

— Dans un petit moment. Écoute attentivement. Soudain, le cheval de Benevides qui menait la file se braqua. Les autres chevaux se figèrent également. Benevides pensa que l'animal avait été surpris par un oiseau bacurau qui, à cette heure avancée de la nuit, rompait le silence avec son chant monotone qui semblait murmurer : « João, ti vas où ? João, ti vas où ? » Il demanda à Bastião de tirer sur l'oiseau. Mais ce dernier riposta que les chevaux n'ont pas peur d'un simple oiseau. Pour lui, c'était plutôt à cause de la crue. Certains doutaient que la crue ne les atteigne déjà, un kilomètre avant la rivière Fome. Alors que les bouviers en débattaient vivement, Juca Bananeira sortit son aiguillon pour forcer son cheval à avancer, invitant ses compagnons à le suivre, disant que ce n'était qu'un caprice du cheval. Leofredo, lui, proposa plutôt d'attendre que Badu et le petit âne les rattrapent. Cela fut accepté à l'unanimité. Personne n'ignorait l'intuition des ânes. Un âne, par exemple, ne pénètre jamais dans un lieu d'où il ne peut ressortir.



Quand, dans l'obscurité, la figure de Badu apparut sur sa monture, les salutations se firent entendre. Sept-de-Carreau avait suivi la trace des compagnons. Badu, toujours saoul, étreignait le cou du petit âne pour ne pas tomber. Silvino tenta de s'approcher, mais Francolin, alerte, lui demanda de s'éloigner, lui rappelant qu'il représentait l'autorité, au nom du Major. Silvino protesta mais leur querelle fut rapidement interrompue par un cri : « De la jugeote, les gars ! Regardez l'âne… » Sept-de-Carreau avait suspendu son petit trot sec et s'était figé à côté du cheval de Benevides. Le petit âne dressa d'abord les oreilles, fermes vers le haut, puis les oreilles remuèrent sur le côté, vérifiant l'étendue du danger. Les cavaliers guettaient, haletants, le prochain geste de Sept-de-Carreau. Ce dernier avança d'un pas décidé dans la gadoue. Les chevaux se mirent à leur tour à avancer. On entendait encore d'un buisson l'oiseau qui chantait son refrain régulier : « João, ti vas où ? João, ti vas où ? » João Manico retint sa monture et dit :

> « Moi, je n'y vais pas ! On dirait que ce petit oiseau est venu m'avertir, moi qui suis João, qu'il veut m'alerter d'un mauvais présage… Pour moi, la nuit, tout est mauvais augure ! »

Les compagnons le traitèrent de peureux et insistèrent pour qu'il les accompagne. Mais il n'écouta pas un mot. Juca Bananeira resta avec lui, prétendant soudain un coup

de froid et ne souhaitant pas se mouiller davantage. João Manico et Juca Bananeira retournèrent donc sur leurs pas, à la recherche d'une butte pour se réfugier jusqu'à ce que le jour se lève. Les autres suivirent l'âne. Les chevaux avançaient en tâtonnant, l'eau montait à présent jusqu'à leur poitrine. Soudain, Sept-de-Carreau sentit la terre s'échapper sous ses pâtes. Il dut partir à la nage, faisant alliance avec le torrent. Derrière, dans le vacarme des pattes des chevaux fendant l'eau, un appel surgit. Silvino criait au secrétaire qui se tenait entre lui et Badu :

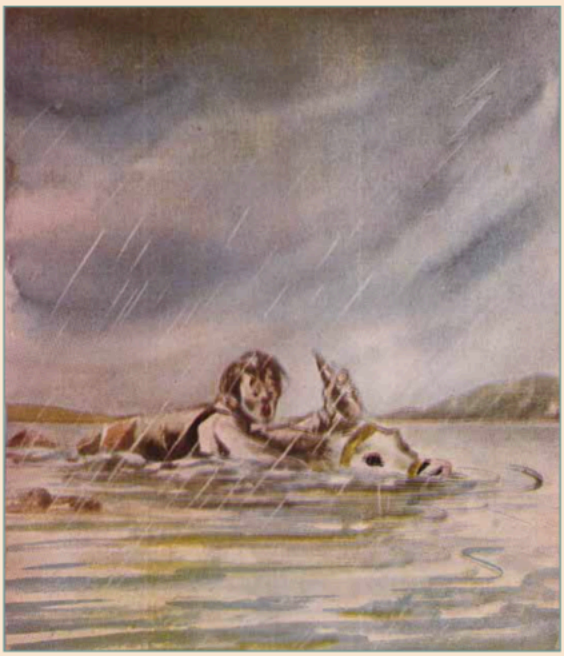
« Pousse-toi, Francolin, laisse-moi passer ! »

— Même là, alors que le danger les menace, Silvino ne laisse pas Badu en paix, Vovô Felício ?

— C'était un bon moment pour réaliser sa vengeance, João Bolinha.

— Mais Francolin a été vigilant, fidèle au commandement du Major.

— Oui, Dedete, mais tout cela fut en vain, car le déluge n'en finissait pas. Exactement à ce moment-là, les flots enragés séparèrent tout le monde. Les vagues allaient et venaient avec puissance. Sept-de-Carreau continua à la nage, il y mettait du cœur et progressait, fendant les rouleaux du fleuve. Il portait toujours Badu qui, saoul et à présent frigorifié, s'agrippait avec force au cou du petit âne. Tout à coup, l'âne s'arrêta pour éviter un tronc qui arrivait de front avec la puissance d'un taureau tête baissée. L'animal s'immergea un peu plus et l'eau boueuse recouvrit la tête de l'ivrogne. Aussitôt, l'âne s'élança à nouveau, calmement, ramant d'un coup de patte après l'autre, songeant uniquement aux épis de maïs qui l'attendaient à la ferme.



Lorsqu'ils atteignirent le lit normal de la rivière Fome, les chevaux, eux, n'eurent plus de force et ne purent résister au courant. Ce fut une catastrophe. L'auteur écrit qu'aujourd'hui encore on parle de la formidable crue de la Fome, dans laquelle moururent huit bouviers, enlevés par le courant. Le cheval noir de Benevides ne coula pas, car sa sangle resta coincée dans les branches d'un pois doux. Mais le cheval au crin lavé balzan de Silvino fit trois pirouettes avant d'être englouti dans les remous gargouillant de la rivière, emportant avec lui son cavalier, comme tout bon animal. On ne retrouva pas Leofredo. Raimundão non plus. Sinóca ne put dégager son pied de l'étrier ; il réapparut uni à sa monture, les deux défunts gonflés comme des ballons. Zé Grande et Tote, dans les bras l'un de l'autre, sombrèrent eux aussi dans un reflux. Celui qui navigua le plus loin fut Sebastião, mais il finit par capituler ; son corps tendu et léger se mit à flotter comme une péniche à la surface de la vase du gué de la Silivéria Blanche, sa chevelure ondoyant à la surface de l'eau comme des filaments aquatiques. Seul le petit âne lutta encore et encore, portant désormais une cargaison de plus, car le secrétaire du Major avait réussi à l'atteindre et s'encorda à sa queue.

— Francolin ?

— Oui, Francolin Ferreira. Dans l'angoisse, alors qu'il se noyait et était enivré par les gorgées d'eau, il vit passer à bras portant une chose qui se balançait : c'était la queue du petit âne gris. Il la saisit, se cramponna de toutes ses forces, et put ainsi éviter la mort. Enfin, l'âne atteignit le rivage de la rivière et put enfin trotter, les pattes encore immergées dans l'eau. Lorsqu'il n'y eut plus qu'un doigt d'eau sous les sabots, il s'arrêta pour se défaire, d'une ruade, de la charge qui tirait sa queue, puis reprit le chemin de la maison. Il emmenait donc avec lui Badu qui, agrippé à sa crinière, dormait de nouveau cuvant son ivresse. Lorsqu'ils arrivèrent à la Ferme de la Tampa dans la nuit profonde, Sept-de-Carreau vint se coller aux marches de la véranda et attendit que le cavalier se décide à descendre. Il ne dut pas attendre longtemps. Lorsqu'il ouvrit enfin les yeux, Badu se mit à chanter à tue-tête. Le vacarme réveilla les collègues qui dormaient dans la grange. Ils vinrent déposer Badu à terre et desseller l'âne. Mission accomplie. Débarrassé de son cavalier, Sept-de-Carreau se dirigea vers la mangeoire où il retrouva les épis de maïs tant convoités et les dévora

jusqu'à être repu. Il se roula pattes en l'air pour danser et dos à terre pour se gratter. Il trouva ensuite le coin le plus silencieux de l'abri, entre la vache décornée et la vache tachetée qui ruminaient sans histoire dans le noir. C'est ainsi que se termina l'aventure du héros qui traversa la rivière Fome.

— Quelle belle histoire !

— Belle, mais triste. Presque tous les cavaliers sont morts.

— C'est vrai. Seulement quatre d'entre eux survécurent : João Manico et Juca Bananeira qui avaient refusé de traverser, et Badu et Francolin qui furent sauvés par le petit âne grisâtre.

— Vovô Felício, si j'avais écrit cette histoire, j'aurais sauvé Silvino à la place de Francolin.

— Pourquoi ?

— Silvino devrait alors sa survie à Badu et lui pardonnerait donc sa trahison.

— Ça serait bien en effet. J'aime cette idée, tu devrais écrire un conte avec ce final.

— João Bolinha écrivain ? Personne n'a jamais vu un écrivain avec une tête en bois !

— Ne plaisante pas avec moi, Zé Bolacha, sinon je te donne un coup qui fera gonfler tes lèvres.

L'ex-marionnette s'avança vers le petit garçon noir, mais Vovô Felício intervint :

— Calmez-vous. Calme-toi, João Bolinha. Zé Bolacha te taquine. Vous devez arrêter avec ces querelles. Soyez amis et allez jouer ensemble.

— Mais j'aurais voulu que tu nous racontes une autre histoire du livre, Vovô Felício.

— João Bolinha, les autres histoires seront pour plus tard, lorsque vous aurez grandi. D'ailleurs, vous les lirez vous-mêmes. Dans *Sagarana*, le lecteur se délecte non seulement de l'intrigue, mais surtout du style littéraire de l'auteur et de la manière avec laquelle il décrit les personnages. La martre à tête grise Risolêta, le bœuf Capitão, Namorado, et les autres compagnons de voyage, le chien Giló, Manoel Fulô, Joãozinho, Bem-Bem, Quim Recadeiro, Nhô Augusto Matraca, et encore tant d'autres personnages que vous n'oublierez jamais. Lorsque vous serez grands, vous lirez *Sagarana*. À présent, je vais me reposer…

